CONNEXION FRANCAISE

Lorsqu'elle ouvrit le carton du lot numéro cinq, qu'elle venait d'acheter à la vente aux enchères sans en connaître le contenu, Faustine découvrit avec surprise deux anciens portefeuilles en crocodile avec fermoirs en laiton, un carnet en cuir usagé, rempli de notes écrites en langue étrangère et une bouteille de vin rouge millésimé dont l'étiquette avait beaucoup souffert.

Son intuition et sa superstition pour le chiffre cinq lui avaient commandé d'enchérir, à Miami, sur ce petit colis. Elle l'avait emporté pour cinq-cent-cinq dollars. Le surnaturel était intervenu pour la persuader d'agir ainsi.

A soixante-treize centimes de dollar le litre de carburant, rentrer chez elle pour revenir le lendemain restait encore plus économique que demeurer à Miami pour la nuit. Et c'est avec une excitation inhabituelle qu'elle avait fait le chemin de retour vers le camping où elle résidait, à Ochopee, dans les Everglades, à cent-vingt kilomètres à l'ouest. Elle avait instinctivement décidé d'accorder une certaine solennité à l'ouverture du paquet.

Attablée dans son camping-car, elle caressa les deux crocos marron et chatouilla le bout de ses doigts de leur fermoir. Elle les ouvrit et fut déçue de n'y rien trouver. Elle se dit qu'elle en tirerait peut-être cent dollars chacun. C'étaient assurément des modèles de luxe. Se saisissant avec précaution de la bouteille de vin, elle observa qu'il sera possible d'identifier et d'évaluer le cru. Passant au carnet de notes, elle décrypta l'unique mot du premier feuillet, écrit en lettres majuscules, DEMAT. Recherchant une première signification sur internet, elle fit chou blanc. En feuilletant le petit volume, il lui sembla qu'il était peut-être écrit en Français parce qu'elle reconnu certains mots écrits en majuscules, tels CINQ et ACHETE. Avec un soupir, elle repoussa les quatre objets. Son intuition l'aurait-elle laissé tombée ? Les larmes aux yeux, elle se leva observer, à travers les vitres de son logis, les Everglades en renaissance après les ouragans de 2005. Elle s'évada dans la contemplation du lac Burns. Faustine caressa son médaillon de topaze impériale jaune vif. La magie attribuée à la pierre précieuse intervint. Le bonheur et le tonus qu'elle était supposée procurer revinrent petit à petit dans le cœur et le corps de la jeune femme. Un regain d'enthousiasme s'insinua ainsi en Faustine. Elle retourna à la table où étaient déposés les quatre trésors du jour, rouvrit les portefeuilles à la recherche d'un document qui lui aurait échappé. Rien. Rien d'autre… si, quelque chose était coincé,

là… « *Doucement, Faustine* », se dit-elle. Elle en sortit… un… timbre poste, français. Oblitéré de surcroît. Elle laissa échapper un soupir, replaça les quatre, non cinq maintenant, trésors dans leur emballage et se résolu à ne n'y plus penser jusqu'au lendemain. Durant sa nuit agitée, Faustine réagit que le nombre de ses trésors étaient maintenant porté à cinq. Son chiffre fétiche. Ce ne pouvait être une coïncidence.

Au petit matin, Faustine se réveilla parfaitement libérée des pressions de la veille. Après son petit-déjeuner, elle se résolut à parcourir la côte est à la recherche d'un caviste ou d'un œnologue capable d'identifier et d'évaluer la bouteille acquise. Elle en profitera pour s'arrêter dans une maroquinerie pour l'évaluation des deux crocos et elle devra rechercher un philatéliste pour l'étude du timbre. Elle hésita et finalement se saisit du petit carnet, elle rencontrera peut-être quelqu'un qui pourra traduire ces notes. Et tout ça dans la journée, pas question de dormir là-bas, bien trop cher. Quitte à rouler de nuit, elle rentrera à Ochopee. C'est à huit heures trente que Faustine arriva à Miami. Elle se gara près du centre commercial de Bal Harbour pour la concentration toute spécifique du luxe. Elle avait une demi-heure devant elle, avant l'ouverture des boutiques, pour repérer celles susceptibles de l'intéresser. Elle aura jusqu'à vingt-et-une heures pour terminer ses investigations. La seule activité, pour l'heure, était celle des commerçants se préparant à l'ouverture. Elle repéra rapidement plusieurs cavistes, maroquineries et antiquaires.

A neuf heures, elle pénétra chez un négociant en objets anciens. Un doux « *Bonjour Mademoiselle, puis-je vous aider ?* » se fit entendre. Un homme, grand et distingué, d'une trentaine d'années s'approcha d'elle avec un gentil sourire. Elle apprécia particulièrement cet accueil car elle détestait les simagrées pédantes de certains qui espéraient ainsi obtenir une reconnaissance sociale des richissimes clients. Faustine répondit au bonjour et présenta son identité, sa profession et l'objet de sa visite. L'homme regarda l'heure à sa montre, jugeant certainement du temps qu'il put accorder à Faustine. Il lui demanda de la suivre dans un coin du magasin aménagé en bureau. L'espace comprenait exclusivement des meubles en teck massif référencés France vingtième siècle. Faustine déposa les crocos, la bouteille de vin et le timbre poste sur la table. Elle hésita un instant, puis sortit le petit carnet. Le négociant qui se nommait Philippe Deltrange, se saisit des crocos, en observa l'usure, les coutures, les ouvrit et apporta le même soin au passage en revue. Il se saisit d'une loupe posée sur le bureau en teck et s'intéressa aux fermoirs. Ceci fait, il apprit à Faustine que c'étaient vraisemblablement des pièces manufacturées et commercialisées par un maroquinier de luxe anglais renommé dont le

savoir-faire datait de la fin du dix-neuvième siècle. Un nettoyage approprié permettrait d'en tirer trois-cents dollars pièce. Faustine n'en crut pas ses oreilles. Elle dut réprimer un large sourire d'enthousiasme, car, comme au poker, en situation de négociation, il est hors de question de montrer ses sentiments, surtout s'ils sont positifs, cela hypothèque toute possibilité d'augmentation du gain. Philippe Deltrange examina ensuite le timbre poste. Il était inscrit au sommet ALIGNEMENT DE CARNAC et la valeur faciale de un franc, puis à la base REPUBLIQUE FRANCAISE et enfin, à gauche l'année mille-neuf-cent-soixante-cinq. Il se saisit de nouveau de sa loupe, pour définir que l'oblitération datait de mille-neuf-cent-soixante-cinq également et provenait de Landivisiau. La gravure gris vert et bistre représentait effectivement un alignement de menhirs. Il précisa enfin à Faustine qu'il lui faudra davantage de temps pour identifier le timbre et l'évaluer. Enfin, se saisissant délicatement de la bouteille de vin, il constata que la lecture de l'étiquette était difficile, vu son état. Il s'empara de sa loupe et put tout de même reconnaître des mots Français. Il proposa à Faustine de l'emballer dans un sac en plastique afin de protéger l'état du papier et programma de la montrer à l'une de ses connaissances très avertie en matière de vins français. Faustine s'inquiéta du délai que prendraient les recherches du négociant. Il lui fut répondu qu'une semaine devrait suffire à obtenir des réponses fiables. La jeune aventurière décida de se fier à ce premier jugement et conclut de confier les deux objets à Philippe Deltrange. Elle faillit se lever pour prendre congé, lorsque l'antiquaire l'interrogea sur le petit carnet. Faustine reconnu son oubli et laissa l'antiquaire examiner le recueil. Il reconnu, là aussi des mots Français, dont certains en majuscule qu'il décrypta mieux, tels DEMAT, en première page, comme l'avait observé sa cliente. Et puis aussi, parmi les notes manuscrites suivantes, EVERGLADES, CINQ et FEMME DE MA VIE. Faustine s'étonna que certains de ces mots lui aient échappé et reconnu, pour elle-même, qu'elle n'avait pas accordé beaucoup d'attention au carnet. En tout cas, elle avait vu juste pour le Français. De surcroît, trois objets sur les cinq ramenaient à cette contrée lointaine. Là aussi, le commerçant proposa à Faustine de le conserver jusqu'à la semaine suivante pour le soumettre à cette connaissance spécialisée en vins français, car il saurait peut-être encore davantage comprendre ces écrits. Faustine accepta et repartit avec un rendez-vous, un reçu pour les trois objets et les deux crocos qu'elle fera évaluer encore ailleurs.

Il était dix heures quinze lorsqu'elle arpenta de nouveau les allées de Bal Harbour, à la recherche de l'antiquaire suivant. Il lui fallut peu de temps pour parvenir à la boutique qu'elle

avait déjà repérée. Ici, c'est une quinquagénaire pédante, comme elle les craignait tant, qu'il l'accueillie. Elle douta du succès de la démarche. De nouveau elle se présenta et l'antiquaire eut immédiatement un comportement condescendant, examinant la nouvelle arrivée des pieds à la tête, avec ce léger mouvement de recul de la tête. La commerçante daigna à peine saisir les crocos et la questionna, « *Ma pauvre enfant, que voulez-vous bien que je fasse avec cela ? Voyez ce qui vous entoure, nous ne sommes, là, pas du tout dans le ton* ». Elle tourna et retourna les crocos du bout des doigts, pour confirmer finalement que cela ne valait guère plus de trente dollars pièce, et qu'en tout cas, aucun de ce genre d'articles ne rejoindrait jamais sa boutique. « *Voyez-vous un objet de moins de six-cents dollars ici ?* », conclut-elle. Faustine récupéra ses portefeuilles, remercia la dame et prit congé. Sortie de la boutique, elle s'empressa de s'éloigner de l'endroit, la colère en tête, décidément, le genre humain comporte des indésirables scandaleusement produits et reproduits par un système économique ignoble. Elle se calma en pensant qu'elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même, que faisait-elle dans ce métier et dans ce lieu si elle ne supportait pas le contact des nantis ? Et de conclure que l'antiquaire devait être soit une grande menteuse, soit une amatrice pour donner une évaluation tellement différente de celle du précédent commerçant.

Il était maintenant dix heures quarante-cinq et elle réagit qu'elle n'avait plus rien à faire ici. Les enchères aveugles lui manquaient déjà, mais elle jugea parfaitement déraisonnable d'en tenter une autre avant d'avoir réalisé ses ventes. Elle pouvait anticiper sur son retour à Ochopee. Elle se dirigea vers son lieu de stationnement. A onze heures quinze, elle prit la route pour les Everglades.

Elle consacra les jours qui suivirent aux cours particuliers qu'elle dispensait pour compléter ses revenus. Elle se réserva deux jours sans cours pour retourner auprès de Philippe Deltrange et finaliser ses ventes.

De retour à Bal Harbour, lorsqu'elle entra dans la boutique, le négociant l'attendait déjà, cette fois, toujours avec ce sourire gentil et cette belle allure. Le commerçant la conduisit de nouveau vers le bureau de teck où étaient déjà disposés les trois objets en attente de jugement et la fit asseoir. Il prit d'abord le timbre et le catalogue philatéliste. Il montra le résultat de sa recherche à Faustine. Elle put ainsi identifier le graveur et apprendre que le timbre avait été retiré en mille-neuf-cent-soixante-huit. Elle ne put s'empêcher d'être déçue de la valeur marchande du timbre oblitéré évaluée à moins de dix cents. Philippe Deltrange fit glisser délicatement la bouteille de vin vers Faustine et eut un sourire qu'elle ne sut comment

interpréter. L'antiquaire relaya ce qu'il avait appris. Il précisa qu'il s'agissait d'un Bourgueil, des pays de la Loire, en France. Le cru avait été mis en bouteille en mille-neuf-cent-soixante-cinq. Philippe Deltrange installa un silence un peu gêné, avant de poursuivre. Ce millésime était qualifié de médiocre. Le négociateur douta qu'elle put en faire autre chose qu'expérimenter sa dégustation, en prenant soin de le carafer auparavant. Son hôte sortit enfin le petit carnet de la poche de poitrine de sa veste. Il avait pris le soin de l'emballer dans du papier de soie. Il le rendit à Faustine et lui expliqua qu'il avait donc confié, pendant quelques jours, l'objet à la personne qui avait identifié le vin. Cette dernière le lui avait rendu avec un petit mot manuscrit détaillant ses analyses. Le contenu du carnet consistait en une sorte de journal intime. Il contenait certains mots qu'il avait été incapable de traduire, comme le premier mot du carnet, DEMAT. Le récit était d'une banalité telle, que le caviste avait même eut l'impression, par moment, de lire sa propre journée. Ce carnet ne représentait, décidément, aucun intérêt, se dit Faustine. Elle avait déjà fait le calcul des valeurs à peu près sûres sur lesquelles elle pouvait compter et avait reconnu que la seule vente des crocos lui permettait d'atteindre son objectif du mois, à cinq dollars près et, en tout cas, de rentrer dans sa mise. Mais c'était donc une enchère qui n'avait pas valu grand-chose. Elle posa la question fatidique à Philippe Deltrange, à savoir s'il était intéressé par l'achat des deux portefeuilles. Il sortit un carnet de chèque de sa poche de veston en commentant qu'il s'était préparé à cet achat. Il fit un chèque de six-cents dollars à Faustine qu'elle rangea dans son sac avec les trois objets invendus. Elle s'apprêta à partir lorsque l'antiquaire la retint en s'excusant, il voulait savoir s'il pouvait l'inviter à dîner. La jeune femme hésita un instant, puis accepta, l'homme lui faisait bonne impression et elle s'estima assez intuitive et empathique pour se permettre de se faire confiance. Ils prirent donc rendez-vous pour le soir même, vingt-et-une heures trente, ici même.

Pour l'heure, il n'était que dix heures trente et elle devait tuer la journée. Elle décida de profiter de la plage paradisiaque et de la baignade, elle surferait aussi. Avant tout, elle partit à la recherche du calendrier des rencontres de hockey sur glace, des fois qu'elle puisse en voir une cet après-midi.

La journée de Faustine se passa ainsi. A dix-sept heures, elle compta les heures qui la séparaient de ce dîner inattendu. La nuit allait bientôt tomber. Elle s'installa à une terrasse de café, commanda un jus de canneberge et tenta de calmer l'ébullition de son esprit. Une pensée fugace la ramena au petit carnet. Elle le sortit de son sac et le feuilleta de nouveau. Elle se

souvint des mots en majuscule qu'elle avait repérés et eut l'impression vague que la traduction du caviste en avait repéré d'autres. Elle feuilleta plus attentivement les petites pages griffonnées. Elle eut la surprise de ne pas retrouver les mots qu'elle avait lus la première fois. Et elle se souvint de son étonnement lorsque Philippe Deltrange avait lu des mots qui ne correspondaient pas non plus à ce qu'elle avait lu. Elle ne les retrouvait pas davantage. En revanche, elle lut HOMME DE MA VIE. Elle se dit que la langue de l'antiquaire avait dû fourcher. Plus loin, elle déchiffra SIX-CENTS. Mais point d'EVERGLADES. Ni non plus de CINQ. Elle poursuivit et repéra CORAL GABLES. Elle rechercha une signature à la fin du recueil. Elle crut lire Viviane. Tout ceci la chiffonna, elle se surprit à se laisser assaillir par un sentiment inconnu, comme un vertige intérieur, désagréable, rien à voir avec les sensations qu'elle avait pu ressentir lorsqu'elle avait joué à se faire vertigineusement peur, en sautant à l'élastique, par exemple. Elle eut le net sentiment que son cerveau s'enfonça dans le brouillard, effaçant de sa mémoire tout ce qu'elle avait pu apprendre jusqu'ici, y compris les choses qui, dit-on, ne s'oublient pas, elle aurait inventé tous ces mots, elle serait surmenée, quoi d'autre encore... Elle se demanda un instant si elle n'était pas dans un rêve cauchemardesque. Rangeant fébrilement ses affaires et réglant la note au cafetier, elle se dirigea vers la mer où un bon bain serait peut-être salutaire. Il faisait nuit, maintenant. Elle choisi d'entrer brusquement dans l'eau, afin de provoquer un choc qui l'éveillerait à coup sûr et peut-être ferait disparaître cette sensation désagréable. Faustine se sentait comme si elle avait perdu quelque chose d'elle-même. Elle obtint la morsure de fraîcheur espérée, et plonger dans le fluide qui l'enveloppa intimement et la fouetta lui procura le bien être attendu. Elle tenta de s'épuiser ainsi durant dix minutes de nages ininterrompues. En sortant de l'eau, le vertige était un mauvais souvenir, cependant que la nageuse restait sur son incompréhension.

Après la douche de plage, elle se rhabilla et se dirigea vers l'office du tourisme dans l'espoir de trouver quelqu'un qui puisse, devant elle, l'aider à décrypter les notes de ce foutu carnet. Elle avait encore plus de deux heures à tuer. Après avoir franchi le seuil de l'office, elle opta pour questionner directement un employé. Elle finit par en trouver un qui parlait le Français et il accepta de jeter un œil au carnet. Il expliqua à Faustine qu'il parvenait effectivement à lire les notes, mais que les luttes conjuguées pour déchiffrer l'écriture manuscrite et la traduire lui prendraient trop de temps pour s'exécuter sur le champ. Il voulait bien revoir Faustine plus tard, en dehors de ses heures de travail pour l'aider. Prise par le

temps, car l'employé terminait son office, à peu de chose près, au moment où elle avait rendez-vous avec Philippe, elle prit une décision qui lui sembla folle et peut-être impolie par rapport à Philippe, elle l'invita à les rejoindre, elle et l'antiquaire, à la fermeture de la boutique de ce dernier. Il accepta volontiers et lui apprit qu'il se prénommait Dean. Le cœur de Faustine battait la chamade quand elle sortit, sans exactement savoir pourquoi, peut-être à cause de la perspective de passer la soirée avec deux parfaits inconnus. Elle créait en effet ce qu'on appelle une situation à risque.

Faustine se secoua et alla manger quelque chose sur le pouce. Elle but encore du jus de canneberge. Elle sentit l'effet quasiment instantanément. Elle avait, en effet, trop sollicité ses résistances physique et psychique. Plus qu'une heure à tirer avant ses rendez-vous. Elle se rendit rapidement à son camping-car afin de parfaire sa toilette et se détendre encore. Il faudra qu'elle questionne Philippe et Dean sur les lieux gratuits et sûrs où stationner pour la nuit.

A vingt-et-une heures tapantes, elle était devant la boutique d'antiquité. Quelques minutes plus tard, Philippe l'a rejoignit, un sourire vraiment ravi aux lèvres… qui s'estompa lorsqu'elle lui apprit qu'ils attendaient encore quelqu'un. Dean arriva bientôt et fut présenté à Philippe. Faustine questionna ce dernier sur ses intentions pour le dîner et il parut gêné, puis lui avoua enfin qu'il avait pensé l'emmener à Coral Gables, dans le sud du district de Miami, pour fuir l'excentricité urbaine, certes magnifique par beaucoup d'aspects, néanmoins fatigante. Sans attendre, Dean dit qu'il était partant si cela convenait à Faustine.

Le trio fut donc conduit à Coral Gables par Philippe. Ils quittèrent les lumières éblouissantes de la nocturne Miami en longeant la côte. Arrivés à bon port, ils furent saisis par le paradoxe urbain que la ville-jardin présentait avec Miami, un urbanisme à taille humaine et tellement plus romantique. C'était profusion de tuiles en terre cuite, fer forgé et d'espaces verts d'un exotisme différent des palmiers et c'était aussi un intimisme qui réconciliait avec la vie. Coral Gables était jumelée avec, entre autres, une ville française, Aix-en-Provence et des sept quartiers que comptait la ville, trois se voulaient d'influence française. Philippe les conduisit dans un bistrot français, un clin d'œil aux recherches de Faustine. Le patron étant lui-même Français, peut-être pourrait-il aider la jeune femme.

Faustine profita de leur installation à une table du bistrot pour questionner ses compagnons sur les possibilités de stationner son camping-car pour la nuit. Dean n'avait aucune solution gratuite à proposer. Philippe, en revanche, marqua un temps de pause pour lui proposer, finalement, de stationner chez lui. Faustine se résolu à faire confiance à son instinct et

accepta. Ceci réglé, ils commandèrent un apéritif anisé, spécialité toute française, de Marseille, et consultèrent la carte. Ils optèrent tous pour la soupe à l'oignon, fleuron du bistrot, puis pour les aumônières de noix de Saint-Jacques, Philippe précisant que le Français excellait dans la confection des sauces, très différentes des américaines. Ils choisirent de les accompagner de gratin dauphinois, tout aussi exceptionnel, l'antiquaire commentant que l'hexagone servait étonnamment force beurre et crème fraîche. Lorsque le patron arriva avec les apéritifs, Philippe lui demanda s'il aurait le temps de jeter un œil sur un petit carnet de notes en Français que cette jeune fille détenait d'une vente aux enchères aveugle. Le tenancier feuilleta rapidement le petit manuscrit, estima dans ses cordes de le déchiffrer et le confia à sa poche ventrale. En observant rapidement ses deux compères, Faustine découvrit qu'une concurrence entre les deux hommes s'était installée, Philippe ayant un petit sourire de satisfaction au coin des lèvres, Dean braquant son regard sur la serviette pliée en cône devant lui, la mine déconfite. Elle jugea nécessaire d'intervenir, assurant au jeune homme qu'après le dîner, lorsque le restaurateur lui aura rendu le carnet, elle aura besoin d'une lecture supplémentaire, tellement son contenu l'avait désarçonnée jusqu'ici. Elle se lança alors dans l'explication de ses surprises. Incrédules, les deux compagnons s'allièrent pour s'amuser des propos de Faustine. La joie était revenue à la tablée.

Le repas fut un délice. Faustine pensa que, décidément, elle passait une réelle bonne soirée. Le dessert lui fut recommandé par Philippe, le soufflé au Grand-Marnier. Jusqu'au bout de ce dîner, Faustine alla de découverte en découverte. Satisfaisantes. C'est au moment de prendre le café traditionnel de fin de repas, un tout petit café noir et fort, que le restaurateur vint s'installer à leur table. Il avait en main le petit carnet. Il dit à la tablée qu'il avait réussit à tout lire, sans encombre. Il lui avait semblé qu'il s'agissait d'une sorte de journal tenu par une certaine Viviane et qu'elle décrivait des faits quotidiens parfaitement anodins. Le titre du carnet, DEMAT, voulait dire bonjour en Breton. Il poursuivit qu'il avait été surpris car, bien qu'ayant été écrit par une femme, certainement une lesbienne, il avait eu l'impression de lire sa propre journée. Jusqu'à cette scène de ménage où sa compagne, étrangère vraisemblablement, critiquait l'orgueil gastronomique des Français. Il avait la même à la maison, en la personne de son épouse. Le restaurateur ajouta que sa surprise avait été à son comble lorsqu'il avait lu que Viviane avait, elle aussi, dû faire une traduction pour quelqu'un. Faustine n'avait jamais entendu dire que la traduction faisait partie des sujets abordés. Elle sentit un léger vertige. Elle demanda au bistrotier s'il avait lu des mots en majuscule. Il

acquiesça et, reprenant le carnet pour le feuilleter de nouveau, il lut PRISE DE BEC, CUISINE FRANCAISE, TRADUCTION, VELO. Et au sujet de ce dernier mot, il dit que cela était une coïncidence supplémentaire, comme la fameuse Viviane, il venait d'acheter un vélo pour sa petite-fille. Le vertige de Faustine s'accentua, elle se leva maladroitement, Philippe intervint à son secours et l'aida à sortir prendre l'air. Le restaurateur les rejoignit et humecta les lèvres de Faustine d'alcool de prune. Elle dit qu'elle avait chaud, une serviette enfermant des glaçons fut appliquée sur son front, puis sa nuque. Cela réussit à la remettre doucement d'aplomb.

Soudain, elle retourna d'un pas décidé à la tablée. Elle donna le carnet à Dean et lui demanda de traduire à son tour. Le ton de Faustine était plus péremptoire qu'elle l'aurait voulu. Pour amoindrir l'effet produit, elle posa doucement la main sur l'avant-bras de Dean en s'excusant. Dubitatif, l'agent touristique s'exécuta. Il commença sa lecture à voix haute. « *Matinée tranquille. Vendu beaucoup de places pour le match de hockey de la journée. Déjeuné avec ma sœur. Va bien, amoureuse* ». Il s'interrompit, blême. Il était en train de lire sa journée. Avant de poursuivre, il feuilleta le carnet à la recherche des mots en majuscule. Il trouva DINER, CORAL GABLES, DECEPTION, NOUVEAUX AMIS. La signature demeurait celle de Viviane. Faustine le regarda fixement, elle avait le souffle coupé. Elle se servit un verre de prune et le but cul-sec. Dean, incapable de dire un mot, lui fit signe de le servir aussi. Il prit le verre sans pouvoir éviter un tremblement et le but tout aussi cul-sec. Le tenancier et Philippe qui avaient assisté à la scène, sans se rasseoir, ne comprenaient pas ce qui se passait et demeuraient inquiets en voyant que le malaise de Faustine semblait se transmettre à Dean. Le bistrotier, soucieux de rétablir la sérénité, apporta des verres de soda frappé aux trois clients, se disant que trop de découvertes étrangères ce soir en avaient peut-être ébranlé deux. S'assurant qu'il n'y avait pas péril, il retourna vaquer à ses occupations, en salle et en cuisine. Philippe se rassit et questionna ses comparses. Toujours interdit, Dean tendit mollement le carnet à Philippe, lequel l'ouvrit et lu la même chose que le matin-même. Entamant un geste d'incompréhension car il ne comprenait pas où il y avait un problème, il s'arrêta soudain net. Ce qui était conforme au contenu du matin ne l'était, en revanche, absolument pas à celui décrit par le bistrotier ni à celui lu par Dean. Philippe alla se placer debout derrière Faustine et Dean. Il posa le carnet entre eux trois, sur la table et leur fit signe de s'apprêter à ouvrir le carnet. Ils comprirent immédiatement les intentions de l'antiquaire. Le carnet fut ouvert à la première page. Ils lurent DEMAT, donc bonjour en

Breton. Pour aller à l'essentiel et faciliter l'opération, vu qu'ils ne maîtrisaient pas la langue au même niveau, ils cherchèrent les mots en majuscule. Ils lurent MIAMI, EVERGLADES, CARNET, DINER, BISTROT FRANÇAIS, CORAL GABLES, FROUSSE, NOUVEAUX AMIS. Dean et Faustine tournèrent leur tête pour rencontrer le regard de Philippe. Ils étaient à présent tous les trois parfaitement interdits. Philippe se rassit lentement. Chacun des jeunes gens se laissa fasciner par la table, devant eux, le regard perdu dans le vide.

Les trois clients se résolurent enfin à demander la note et félicitèrent le bistrotier pour ce dîner inoubliable. Faustine demanda au restaurateur s'il avait une idée de comment elle pourrait savoir qui était cette Viviane. Il réfléchit un instant pour reconnaître que c'était un prénom somme toute courant en France, bien qu'il n'en connut aucune. Avec un large sourire, il ajouta, « *A part la fée Viviane, la copine de Merlin l'Enchanteur, mais je ne peux pas dire que je l'aie vraiment connue, elle a juste bercé mon enfance, à travers les histoires du soir que me racontait ma mère* ». Ils sortirent et déambulèrent dans les rues piétonnes de Coral Gables, tellement romantiques et calmes. Ils ne purent se dire grand-chose et, reconnaissant qu'ils étaient trop distraits pour apprécier les lieux, ils résolurent de rentrer chacun chez soi, le chez soi de Faustine étant le parking de Philippe, et de se retrouver dans quelques jours dans les Everglades.

Faustine décida d'écourter son séjour à Miami, puisqu'elle avait vraisemblablement obtenu tout ce qu'elle pouvait attendre de ses reventes. Elle avait bien besoin de retrouver la tranquillité de son camping des Everglades. Elle partit en même temps que Philippe se rendait à sa boutique, ils se dirent au revoir maladroitement, encore perturbés par leur soirée. Elle roula doucement, elle se sentait épuisée. Les jours qui la séparaient de son rendez-vous avec Philippe et Dean se déroulèrent sans surprise, elle n'en recherchait plus d'ailleurs, au point que nulle résistance n'avait été nécessaire pour laisser le petit carnet dans son sac, sans l'ouvrir une seule fois.

Philippe et Dean arrivèrent un samedi matin. Ils s'étaient équipés de toiles de tente et de sacs de couchage et avouèrent que cette perspective les avait ravis, tellement ils s'étaient laissés, toutes ces années, entraîner par la vie citadine de Miami. A peine arrivés et une fois installés, ils reconnurent que la liberté qu'ils croyaient vivre à Miami était superficielle, qu'elle se rapportait davantage à la liberté de gagner et dépenser de l'argent, partout, tout le temps. Outre les moments de balade pour profiter de l'authenticité naturelle de la région, ils parlèrent, firent connaissance et ce fut le samedi soir seulement qu'ils réussirent à reparler du

petit carnet. Faustine avait amené l'objet et l'avait tendu à ses hôtes. Philippe mal à l'aise avec la langue française, laissa Dean se jeter à l'eau pour une nouvelle lecture. Dean constata une nouvelle fois que Viviane décrivait sa journée à lui. Entre autres, les mots en majuscule furent EVERGLADES, CAMPEMENT, RETOUR AUX ORIGINES, NOUVEAUX VERITABLES AMIS. Faustine amena alors des bières et du whisky. Ils eurent besoin de boire un coup pour poursuivre. Comme les Indiens se passent le calumet de la paix, le petit carnet changea de mains. Philippe put déchiffrer certains mots en majuscule, comme FEMME DE MA VIE, EVERGLADES, NOUVEL AMI. Faustine, quant à elle, lut les grands tracés HOMME DE MA VIE, EVERGLADES, NOUVEL AMI, OUBLIER PETIT CARNET. Philippe dit alors qu'il avait fait des recherches avancées sur internet sur la fée Viviane et Merlin l'Enchanteur. C'avait été une mine de légendes toutes plus extraordinaires les unes que les autres, lui rappelant d'ailleurs parfois certains films d'animation qu'il lui était arrivé de voir au cinéma. Il n'avait, en revanche, rien trouvé sur un petit carnet qui racontait à chaque lecteur une réalité de sa journée parfois inaccessible sans cela.

Les années passèrent, Faustine et Philippe se marièrent et Dean fut l'un de leurs témoins. Le trio ne se sépara plus jamais. Dean quitta le tourisme de Miami pour se consacrer à la sauvegarde et à la valorisation de patrimoines naturels, tels les Everglades.